

ENTRETIEN



Christoph Bangert

« RÉVÉLIEZ-
VOUS! »

Il enchaîne les livres quand la mode est au numérique, publie les photos que personne ne veut voir. Le photojournaliste allemand Christoph Bangert, 36 ans, est entré dans la profession au moment où rien ne va plus. Peu lui importe.

Propos recueillis par Mathilde Boussion

Sous ses airs de premier de la classe, Christoph Bangert, 36 ans, est un iconoclaste. La photo, chez lui, n'a rien d'une vocation. D'abord pilote de rallye, il tente de devenir ingénieur mécanique – «[s]a plus grosse erreur» – avant de courir le monde sac au dos. À 25 ans, le jeune Allemand roule sa bosse au Darfour, en Palestine, en Afghanistan, en Indonésie... Puis il décroche une commande pour le «New York Times» en Irak. Après de longs mois à couvrir la guerre, il reprend la route pour se vider la tête. Il traverse le continent africain : quatorze mois, trente-six pays, 60 000 kilomètres. Epicurien de la photographie, ce père de deux enfants vit chichement : il ne photographie «ni sacs à main, ni montres» et donne du sens à son travail en imprimant des livres. Le dernier, «War Porn», rassemble ses clichés jamais publiés des horreurs de la guerre. «Réveillez-vous!», écrit-il dans la préface.

6Mois En 2005, vous avez 27 ans et vous débarquez en Irak pour le *New York Times*. Comment se retrouve-t-on en mission pour un tel journal à cet âge-là?

Avec de l'audace et un peu de chance. J'ai suivi une formation photo en Allemagne puis une autre spécialisée dans le photojournalisme à New York. Mes études terminées, je suis parti pour le Darfour à mes frais, puis en Palestine, en Afghanistan et en Indonésie. À chaque retour, j'allais voir le *New York Times*, mes photos sous le bras, et j'entendais le même refrain : «C'est bon, mais pas assez bon...», «C'est bon, mais ce n'est pas pour nous...» Les éditeurs photo du *New York Times* ont fini par bien me connaître. En 2005, je leur ai dit : «Je pars pour l'Irak.» Ils cherchaient quelqu'un, je l'ignorais.

Comment financiez-vous ces reportages, sans commande?

J'étais parvenu à convaincre mes parents qu'il me fallait du temps pour percer. Mon père est médecin, ma mère était institutrice, elle a arrêté de travailler à la naissance de ma sœur. J'ai grandi dans une petite ville au fin fond de l'Allemagne, nous n'étions pas riches mais la vie était assez confortable pour qu'ils acceptent de me soutenir encore quelques années.

C'est une chance, travailler à l'étranger coûte cher...

Je leur serai éternellement reconnaissant. Cela dit, vous n'avez pas besoin d'avoir des parents millionnaires pour devenir photographe. Quand vous faites du stop et que vous dormez par terre, voyager ne coûte pas cher. À mon arrivée au Tchad, j'ai supplié l'ONU de m'emmener dans les camps de réfugiés du Darfour. Sur place, je mangeais ce que je trouvais, à savoir pas grand-chose... J'ai perdu près de

dix kilos en un mois. En Afghanistan, je me suis baladé sans escorte jusqu'à Kandahar, ce serait du suicide aujourd'hui. En Palestine, j'ai pu compter sur l'aide de photographes plus expérimentés qui m'ont trimballé dans leur voiture et accueilli sur le canapé de leur chambre d'hôtel. Rien ne les y obligeait.

À quoi ressemblait votre travail en Irak?

À mon arrivée, je suis tombé sur le photographe sud-africain João Silva, qui travaillait lui aussi pour le *New York Times*. Il m'a appris toutes les ficelles. À l'époque, je portais des pantalons kaki avec des poches sur le côté. João m'a dit : «Personne ne s'habille comme ça ici, va t'acheter un jean. Tu dois te fondre dans la masse.» Pas évident : je suis blond aux yeux bleus. Au bout d'un moment, je me suis teint les cheveux. Je gardais mon appareil dans un sac plastique, je ne le sortais que pour faire des photos. C'était pratiquement un job sous couverture. De temps en temps, je travaillais avec un rédacteur pour les histoires plus fouillées.

Comment fonctionne le travail en binôme?

Rédacteurs et photographes cherchent des choses totalement opposées, ce qui ne rend pas toujours les choses faciles. Les rédacteurs ont besoin de s'asseoir avec les gens et de parler des heures. Toi, tu attends et tu enrages, la lumière est sublime dehors mais tu es coincé : il n'y a qu'une seule voiture, qu'un traducteur. Ton boulot, c'est de faire avec. Quand tu fais des photos pour le *New York Times*, ce n'est pas toi la star. Tu travailles avec les meilleurs journalistes au monde, ils font partie de la rédaction et tu es photographe indépendant. Le journal publie de longs papiers pour une photo, un

LE CHOIX DE CHRISTOPH BANGERT



CHRISTOPH BANGERT

Darfour, août 2004

«J'accompagne des rebelles de l'Armée de libération du Soudan, en lutte contre le gouvernement et les milices qui massacrent la population du Darfour. En voyant cette photo, la plupart des gens pensent que l'homme au sol est mort. En réalité, il vient de creuser un trou pour boire à même la terre. Ces combattants marchaient des journées entières sans manger. Il faut se méfier des stéréotypes.»

diaporama sur le site Internet dans le meilleur des cas. Il faut accepter de n'être que le second.

Vous avez travaillé avec l'armée américaine. Dans un précédent numéro de 6Mois, le photographe Michael Kamber s'insurgeait contre la censure qu'elle pratiquait en Irak. Vous partagez son point de vue? Dans le fond, il a raison, mais je trouve naïf de penser que les États-Unis, sous prétexte qu'ils sont une démocratie, valent mieux que la Chine ou la Russie. La guerre a toujours appelé la propagande, ce n'est pas un scoop. Chaque camp veut faire croire que son combat est plus juste, plus propre que celui d'en face. Toutes les armées pratiquent la censure, et elles ne sont pas les seules. Quand tu travailles avec des rebelles au Darfour, si un chef t'interdit de prendre une photo, tu ne la prends pas, tu ne veux pas l'énervé... Ça fonctionne aussi avec ta grand-mère. Si elle te dit: «Pas de photo aujourd'hui, j'ai mal dormi», tu ranges l'appareil. Mike est américain, un peu idéaliste peut-être, il a une opinion tranchée sur le sujet. C'est plus simple pour moi qui suis allemand, mon pays n'a pas pris part à cette guerre.

Il faut donc accepter la censure? Non, mais plutôt que de me plaindre, je préfère me demander comment travailler dans ces conditions. Oui, j'ai signé un papier disant que je ne devais pas photographier les prisonniers irakiens. Et alors? Je passais mon temps à le faire, nous avons publié ces images et personne n'y a trouvé à redire. Si la règle est stupide, ton boulot c'est de la contourner. Que peut faire l'armée? Au pire, tu te fais jeter de l'unité et tu attends l'arrivée d'une autre pour reprendre du service. Plus tu es proche du combat, plus les groupes sont petits. Il n'y a

« Oui, j'ai signé un papier disant que je ne devais pas photographier les prisonniers irakiens. Et alors? Je passais mon temps à le faire. »

plus d'attaché de presse, juste des individus habillés en soldats. Comme partout, il y a des imbéciles et d'autres qui comprennent ce que tu fais et te trouvent sacrément gonflé de te promener là, sans armes.

Vous avez passé plus de dix mois en Irak entre 2005 et 2006, alors que le pays s'enfonçait dans une guerre civile ultraviolente. Pourquoi prendre de tels risques?

Parce que j'adorais ça. Le pays traversait une période extrêmement trouble et j'en étais l'un des seuls témoins extérieurs. Voir l'histoire en train de se faire est un privilège rare. Mais il faut être honnête: pourquoi les jeunes veulent-ils couvrir les guerres? Parce qu'ils sont stupides, ils veulent faire de grandes choses, vivre une vie différente de celle de leurs parents. Exactement les mêmes raisons qui poussent de jeunes soldats à s'engager. Nous ne devons pas nous sentir supérieurs à eux, nous sommes pareils. Avec le temps, tu te lasses de l'aventure et l'aspect journalistique prend plus de place.

À propos d'aventure, vous parlez souvent du « mythe » des photographes de guerre. En quoi est-ce un mythe?

L'histoire du type qui passe son temps à risquer sa vie pour donner une voix aux victimes, c'est beau, c'est noble, mais ce n'est pas toute la vérité. Nous sommes confrontés à un tas d'interrogations, de dilemmes et de faux pas. Cette complexité est totalement évacuée quand on dit « photographe de guerre ». La réalité, c'est que personne ne passe sa vie à couvrir des conflits en sautant d'un avion à l'autre parce que c'est trop dur. Photographe de guerre est une profession qui n'existe pas. Nous faisons tous d'autres choses parce que nous sommes des êtres humains, pas des robots.

Quelle est l'image prise en Irak dont vous êtes le plus fier?

Il n'y en a pas. La quête de la photo iconique ne m'intéresse pas. Je pense en termes de séries. Une image n'a de sens que par rapport à ce qui vient avant et après. Faire une bonne photo n'est pas compliqué. Le vrai défi, c'est de parvenir à raconter une histoire en vingt images. Ceux qui maîtrisent cette narration sont mes vrais héros.

Sauf que les journaux publient peu de séries...

Exact, mais autant tirer profit de l'opportunité: je suis sur le terrain, je fais mes images et si j'ai de la chance, c'est le début d'un travail plus long. Tant pis si le *New York Times* ne le publie pas, je ne le fais pas pour lui.

Comment donner vie à ces histoires?

Avec des livres, des expositions, quelque chose qui reste. La durée de vie d'un journal est de vingt-quatre heures. Le lendemain de la parution, il sert à emballer le poisson. Sur Internet, le recyclage est encore plus

CHRISTOPH BANGERT



Mossoul, nord-ouest de l'Irak, octobre 2005

« Sur la base d'une rumeur, l'armée américaine vient d'arrêter cinq hommes soupçonnés de terrorisme. Officiellement, je n'ai pas le droit de photographier les prisonniers mais les soldats sont très occupés et ne connaissent pas bien les règles, ils laissent faire. L'image a fait la Une du "New York Times", l'armée n'a pas bronché. Aujourd'hui, ce territoire est contrôlé par l'organisation de l'État islamique. »

rapide. Travailler pour un quotidien lu par des millions de personnes est un défi que j'aime, mais je veux aller plus loin.

Le job ne s'arrête pas une fois qu'on a déclenché...

Ce n'est pas un job, c'est ta vie, alors tu as plutôt intérêt à en faire quelque chose.

Vous avez publié l'an dernier un livre, *War Porn*, dans lequel vous rassemblez vos images les plus violentes. Pourquoi?

C'est une expérience. La plupart des photographes font des livres avec leurs plus belles photos. Je voulais faire un livre autour d'une idée : nous pratiquons tous la censure. Les photographes font le choix de ne pas envoyer certaines images aux rédactions et les rédactions ne publient pas les images jugées trop dures. Les lecteurs refusent de regarder ces clichés. De là, une question : à quoi ressemblerait un livre réalisé sans aucun filtre ? L'autocensure est un réflexe naturel, une protection. En parcourant dix années d'archives, je suis tombé sur des images dont je n'avais aucun souvenir. Mon cerveau a

« Les gens voient des atrocités dans les films et ils ne pourraient pas soutenir des images violentes ? »

pris l'initiative de les effacer de ma mémoire, ce qui est probablement une bonne chose, c'est grâce à ça que je peux dormir la nuit, mais c'est également dangereux.

Quel est le danger de cette censure ?

Si tout le monde oublie ces images ou si personne ne les voit, c'est comme si tout ça n'avait jamais existé. Pourtant, l'horreur de la guerre est réelle et ces photos existent. Si elles restent dans un tiroir, c'est que je n'ai pas fait mon travail.

Ce livre serait donc né d'une frustration ?

En partie. Être photographe, ce n'est pas seulement prendre des photos. M'assurer qu'elles sont publiées fait partie de ma responsabilité. Quand vous photographiez quelqu'un qui vient de subir un drame, vous lui prenez quelque chose, vous lui prenez son image dans le pire moment de sa vie. Charge à vous de faire en sorte que cela serve à quelque chose. Mais ce n'est qu'un aspect du livre, le but est d'amener à une réflexion globale.

Toutes les photos du livre ont été transmises aux rédactions ?

L'immense majorité, oui. Je savais que ça ne passerait jamais, c'était un moyen de dire : voilà ce que j'ai vu, c'est la réalité du terrain, je ne veux pas en porter le poids seul, à vous de prendre les décisions.

Quelle est la réaction des journaux face à ces images ?

La plupart disent simplement : « Cela va au-delà de ce que nous pouvons montrer. » Comment cela peut-il aller « au-delà » de quoi que ce soit ? Ces événements se produisent vraiment. En 2013, un journal américain préparait un portfolio pour commémorer les dix ans de l'invasion en Irak. Quand ils m'ont demandé

une sélection d'images, je n'ai envoyé qu'une seule photo, celle d'un homme décapité, son corps abandonné dans une décharge. Je voulais les obliger à prendre position. Sans surprise, ils ont refusé de la publier. Pourtant, en 2005 et 2006, les décapitations faisaient partie du quotidien à Bagdad.

Certes, mais les gens lisent le journal devant leur petit-déjeuner, il y a peut-être des moyens plus subtils de témoigner de la guerre...

C'est leur choix, personne ne les oblige à manger en lisant le journal. L'information n'est pas un divertissement. Il faut arrêter de mater les lecteurs, de penser à leur place. Les gens voient des atrocités tous les jours dans les films et ils ne pourraient pas soutenir des images violentes ? Ça me semble très hypocrite. Ce n'est que du papier, certains sont obligés de vivre au milieu de l'horreur. Montrer des tanks et des fusils, c'est bien mais un peu facile. Nous devons nous forcer à aller plus loin car la guerre va plus loin.

Certaines pages du livre sont scellées, charge au lecteur de les ouvrir ou non. Est-ce une manière de renvoyer le public à ses responsabilités ?

Tout à fait. Les images « cachées » ne sont pas nécessairement les plus violentes, il s'agit de rappeler que nous ne sommes pas des spectateurs passifs. Nous avons plus de pouvoir que nous voulons bien le croire. Les lecteurs ont tendance à blâmer les médias pour tout et n'importe quoi, mais les journaux ne sont que le reflet de la société. La vraie question est : « Que voulons-nous voir ? »

Votre livre s'appelle *War Porn*, « porno de guerre », c'est une provocation ?

CHRISTOPH BANGERT



Afghanistan, mai 2008

« Un policier afghan inspecte sa cible après une séance de tir sur une base militaire près de Kandahar. L'entraînement est assuré par des Canadiens, les résultats ne sont pas très concluants. L'homme regarde sa cible comme s'il examinait un ovni, sa posture m'amuse. Il y a quelque chose d'absurde dans cette scène, quelque chose ne colle pas, comme toujours avec la guerre. Ce serait drôle si ce n'était pas triste. »

[Rires] Un peu. Ça me fait sourire de voir des journaux sérieux employer cette expression. Ce titre est un pied de nez à ceux qui accusent les photojournalistes d'exploiter la douleur et d'être des voyeurs. Montrer la guerre dans toute son horreur serait moralement inacceptable au nom du respect des victimes.

Ce n'est pas votre avis...

Je crois que c'est une excuse qui permet surtout d'éviter les questions de fond. Je ne dis pas qu'il faut regarder ces images à longueur de journée. Il ne s'agit pas non plus de les mettre en couverture des magazines pour choquer. Mais il est important d'en parler. La difficulté, c'est de trouver le contexte approprié. Il faut avoir le courage d'entamer la discussion. Certains journaux l'évitent en posant des règles telles que : « Nous ne publions pas de photos de morts. » C'est stupide, chaque situation est différente, il faut s'interroger plutôt que de balayer le débat par facilité.

Nous avons estimé que 6Mois, un magazine tout public, lu notamment par des adolescents, n'offrait pas ce contexte. Nous ne publions donc qu'une seule photo extraite de War Porn (page de droite). Qu'en pensez-vous ?

L'important est de se poser la question. Je suis forcément déçu, mais je respecte votre liberté éditoriale et je comprends le dilemme, il est au cœur du livre. Pour être honnête, je crois pourtant qu'un entretien comme celui-ci offre un cadre idéal. En dehors du livre, qui reste évidemment le support le plus adapté, je ne vois pas mieux : encadrées par cinq pages de texte, les images seraient mises en perspective, le lecteur aurait toutes les clefs pour comprendre la démarche. Quant à

« Je ne dis pas qu'il faut regarder ces images à longueur de journée. Mais il est important d'en parler. »

la notion de « magazine tout public », je pense que c'est aux parents de protéger leurs enfants des contenus qu'ils ne jugent pas adaptés, pas aux rédactions.

Vous évoquiez l'image d'un corps décapité abandonné dans une décharge. C'est une photo dérangement, à la fois extrêmement dure et objectivement intéressante – composition, lumière, effet dramatique... Comment fait-on du beau avec de l'insoutenable ?

On ne fait pas. En tout cas, pas volontairement. Vous ne vous baladez pas en Irak avec un trépied en attendant la bonne lumière... Vous faites la photo que vous devez faire, c'est intuitif, ça va très vite. Je suis tombé sur cette scène en accompagnant une unité irakienne qui passait son temps à ramasser des corps. Ils commençaient à l'aube, alors oui, la lumière est belle. Je n'y peux rien et ce n'est pas mon boulot de faire de mauvaises images. Le but, c'est quand même que les gens regardent. Je comprends le malaise, mais cette dualité fait partie de la réalité.

War Porn est votre quatrième livre. Le marché de l'édition photo n'est pas florissant, beaucoup de photographes doivent cofinancer leurs ouvrages. Comment faites-vous ?

Jusqu'ici, j'ai eu la chance de trouver des éditeurs assez courageux pour me faire confiance sans rien demander. Mais c'est vrai, beaucoup de mes confrères doivent payer 20 000 ou 30 000 euros pour faire un livre. Même les grandes maisons refusent désormais de prendre des risques. Le photographe doit assumer la responsabilité financière. Certains lancent des collectes de financement participatif, ce n'est pas si mal, c'est une sorte de prévente. Les gens donnent et quelques mois plus tard, ils reçoivent un livre. Grâce à ce mécanisme, il n'y a jamais eu autant de publications. Certes, personne ne fait de profit, mais le marché de l'édition photo n'a jamais été très profitable. Si tu vends deux mille exemplaires, c'est un best-seller.

Alors que la plupart des photographes utilisent les réseaux sociaux pour promouvoir leur travail, vous avez quitté Facebook au moment de la sortie de War Porn. Votre démarche est un peu suicidaire, non ?

[Rires] C'est vrai, j'ai quitté Facebook après avoir publié une longue « lettre d'adieu aux réseaux sociaux » annonçant mon suicide virtuel. Ces espaces ne m'apportaient rien de significatif en comparaison du temps que j'y passais. Résultat : j'écris dix fois plus d'e-mails mais j'ai de véritables échanges. J'avais plus de deux mille amis, j'espérais vaguement en entraîner quelques-uns avec moi, mais personne n'a suivi. Au contraire, ma démarche a effrayé ou dérangé. Certains m'ont traité d'élitiste, d'autres m'ont dit : « J'aimerais tellement faire comme toi, mais j'ai



CHRISTOPH BANGERT

Irak, 2006

« Quatre jours avant Noël, je patrouille avec des soldats irakiens dans la banlieue de Bagdad. Au milieu d'une décharge, ils découvrent deux corps. Le premier est décapité, le second a les mains liées dans le dos. La scène est horrible, mais banale. Je fais deux photos : l'une du corps mutilé, l'autre de ces mains entravées. Les deux figurent dans "War Porn", elles méritent d'être vues. Publier la seconde est plus simple, presque trop facile. »

« Ne perdons pas de vue que nous avons choisi une vie étrange, à la marge. »

peur de disparaître. » Les gens sont terrorisés à la pensée de ne plus faire partie du groupe. Personnellement, j'ai toujours aimé l'idée de ne pas faire comme tout le monde.

De fait, vous n'avez pas disparu. Vous avez vendu 1 500 exemplaires de *War Porn* en un mois. Une deuxième édition a été imprimée...

Le succès du livre m'a totalement pris de court. Beaucoup d'acheteurs n'ont rien à voir avec la photo et je m'en réjouis. Je ne fais pas ce métier pour être reconnu par mes pairs, même si ça fait toujours plaisir.

Depuis vos débuts, il y a une dizaine d'années, comment a évolué ce que les anglophones appellent « l'industrie » du photojournalisme ?

L'industrie ! Un de mes mots préférés ! Tout le monde sait qu'il n'y a pas d'argent dans le photojournalisme, ça n'a rien d'une industrie. Je crois que ce milieu a tendance à se prendre trop au sérieux. Ne perdons pas de vue que nous avons choisi une vie étrange, à la marge. C'est aussi une manière d'échapper à la société. Arrêtons de faire comme si tout ceci était normal et acceptons d'en rire.

Tout de même, sans argent, difficile de travailler...

Je ne suis pas naïf, nous avons évidemment besoin d'argent. Les

budgets se réduisent, les commandes aussi, mais être photographe indépendant n'a jamais été facile. J'ai choisi ce métier en connaissance de cause, personne ne m'a forcé, pourquoi me plaindre ? J'en suis à mon quatrième livre et je suis loin d'être le seul. Beaucoup n'auraient pas pu le faire il y a vingt ans... Ceux qui participent aux campagnes de financement sont certes en majorité des photographes, et alors ? Parce que le système fonctionne ainsi, il faudrait refuser de faire un bouquin ? Je crois qu'il faut être pragmatique, les dogmes ne mènent pas loin.

Sur votre site Internet, vous précisez, un peu grinçant, que vous ne photographiez « ni sacs à main, ni montres ». Pourquoi ?

J'ai trop souvent été déçu en découvrant que des gens que j'admire photographiaient des sacs de luxe en parallèle de leurs travaux journalistiques. Je ne leur jette pas la pierre, mais j'estime que ceux qui le font doivent le dire. Jusqu'ici, je n'ai jamais eu à le faire et je me bats pour que ça continue. Mettre le pied dans le monde de la publicité, c'est risquer de voir l'argent devenir un moteur. Une fois que vous êtes passé de l'autre côté, c'est fini. Je trouve ça triste.

Sur quel projet travaillez-vous en ce moment ?

Je réalise un sujet à long terme sur Fukushima, financé en partie grâce à une bourse. Ma femme est japonaise. Quand j'ai entendu la nouvelle du séisme, en 2011, j'ai tout de suite compris que c'était énorme. J'ai sauté dans le premier avion, ce qui m'a permis d'arriver avant que les autorités ne ferment les aéroports. Avec un ami journaliste, nous écoutions les informations quand nous avons appris que la centrale nucléaire était touchée. La radio

publique japonaise ne diffuse jamais de musique. Cette nuit-là, après le flash, ils ont passé *Strawberry Field Forever*, des Beatles. Juste la musique, pas de paroles. Nous avons le sentiment d'être sur le *Titanic* en train de couler, l'orchestre avait décidé de jouer son dernier morceau. C'était terrifiant.

Vous avez pensé faire demi-tour ?

La plupart des journalistes étrangers sont partis. Quand j'ai débarqué dans la salle de presse de CNN à la recherche d'une connexion Internet, l'équipe était en train de faire ses bagages. CNN qui décolle, ce n'est pas bon signe. Mais les journalistes japonais sont restés, les gens qui vivaient là sont restés. Si un million de Japonais pouvaient supporter ça, je le pouvais aussi. Nous avons essayé de nous approcher de la centrale mais la route était bloquée. Sans compteur pour mesurer la radioactivité, il valait mieux ne pas traîner de toute façon. Les jours suivants, nous avons travaillé avec les réfugiés, d'un calme impressionnant.

Pourquoi retourner là-bas aujourd'hui ?

Je veux suivre la situation, voir où nous en serons dans dix ans. Personne ne peut prédire l'impact de cet accident à long terme. Photographiquement, la radioactivité, ce n'est pas ce qu'il y a de plus évident. Je me concentre sur les déplacés et la nature qui reprend ses droits dans la zone d'exclusion, mais l'idée est de faire réfléchir : nous construisons des bombes à retardement parce que nous refusons de réduire notre consommation d'énergie. Au Japon, le mal est fait. Moi, je crains peu de chose, je passe en coup de vent, mais que va-t-il arriver aux gens qui n'ont pas d'autre choix que de vivre là ? •



CHRISTOPH BANGERT

Japon, 2011

« Deux semaines après le tsunami qui a endommagé la centrale nucléaire de Fukushima, une enfant japonaise est « scannée » à l'aide d'un compteur Geiger. Elle habitait près de la centrale et doit être décontaminée avant de pouvoir rejoindre le gymnase des déplacés. »

Christoph Bangert

1978

Naît à Daun, près de Cologne, en Allemagne.

1999

Effectue son premier stage au *Frankfurter Allgemeine Zeitung*.

2002

Traverse l'Amérique de l'Argentine à New York, en 4x4.

2003

Étudie à l'International Center of Photography (ICP), à New York.

2003-2004

Voyage en Palestine puis au Darfour, en Afghanistan et en Indonésie.

2005-2006

Couvre la guerre en Irak pour le *New York Times*.

2007

Publie ses deux premiers livres, sur son périple américain et ses reportages en Irak.

2007-2008

Traverse l'Afrique en 4x4.

2009-2013

Voyage en Afghanistan.

2014

Publie *War Porn*.

« War Porn », l'horreur en face

Publié au printemps 2014, *War Porn* (« Porno de guerre ») rassemble une centaine de photos prises en Irak, en Afghanistan, en Palestine et en Indonésie après le tsunami de 2004. Des images dures, d'enfants blessés, de corps inanimés, d'individus brûlés ou mutilés. En choisissant de sceller certaines pages du livre, Christoph Bangert place le lecteur face au dilemme quotidien des rédactions et interroge le censeur en chacun de nous.



Choquant pour les uns, salubre pour d'autres, *War Porn* n'offre aucune réponse définitive sur la « bonne attitude » à adopter face aux images sanglantes. « *J'essaye d'entamer une conversation* », écrit le photographe dans sa préface. Son grand-père, nazi convaincu, fut médecin au service de la Wehrmacht. « *Il a dû voir des choses au-delà de l'imaginable, mais il ne parlait que de son cheval* », raconte Bangert. *War Porn* est son remède contre le déni : « *Le jour où mes enfants me demanderont à quoi ressemblait la guerre, je ne parlerai pas de chevaux.* »

Un Prix Pulitzer contesté



Soudan, 1993. Cette photo de Kevin Carter fit scandale.

En avril 1994, le photographe sud-africain Kevin Carter remporte le prix Pulitzer pour son cliché d'un enfant famélique guetté par un vautour au Soudan. Publiée un an plus tôt dans le *New York Times*, la photo avait entraîné un déluge de réactions. Des lecteurs se demandaient ce qu'était devenu l'enfant, Kevin Carter l'ignorait. Avec l'attribution du Pulitzer, la polémique enfle. Le photographe est accusé d'avoir abandonné son humanité pour une image. « *L'homme qui n'ajuste son objectif que pour cadrer au mieux la souffrance n'est peut-être aussi qu'un prédateur, un vautour de plus sur les*

lieux », écrit un quotidien de Floride. Le message devient le message, la famine qui frappe le Soudan passe au second plan. Kevin Carter, 33 ans, est un homme déjà éprouvé. Depuis 1989, avec ses amis João Silva, Greg Marinovich et Ken Oosterbroek, il photographie la violence qui accompagne la lente chute de l'apartheid. En mai 1994, Ken Oosterbroek meurt, atteint d'une balle dans le township de Thokoza, à Johannesburg. Kevin Carter se donne la mort deux mois plus tard, laissant une lettre dans laquelle il évoque « *les souvenirs persistants de massacres et de cadavres* ».

La « guerre propre » ?

Pendant la première guerre du Golfe, en février 1991, le photographe Kenneth Jarecke remonte « l'autoroute de la mort » avec des soldats américains, quelque part entre le Koweït et Bagdad, quand il croise une vision d'horreur. Cramponné à son tank, un soldat irakien est figé dans sa dernière tentative de s'accrocher à la vie, son corps entièrement carbonisé. Un mois plus tôt, les États-Unis ont lancé l'opération Tempête du désert. Afin de chasser les troupes de Saddam Hussein hors du Koweït, ils bombardent massivement les colonnes de chars irakiens. Les seules photos qui parviennent alors aux rédactions sont des clichés aseptisés délivrés par les militaires. Envoyé par *Time magazine*, Kenneth Jarecke réalise l'une des rares images montrant la violence du conflit, mais l'hebdomadaire refuse de la publier. Dans la foulée, l'un des plus grands pourvoyeurs d'images aux États-Unis, l'agence américaine Associated Press, retire l'image de son fil, la condamnant à l'oubli. Publiée par *Libération* en France et *The Observer* en Grande-Bretagne, la photo n'atteint pas le public américain pour qui la première guerre du Golfe reste une « guerre propre ». Interrogé quelques semaines plus tard par un magazine photo, Kenneth Jarecke lâche amèrement : « *Si nous sommes assez grands pour faire la guerre, nous devrions être assez grands pour la regarder.* »



Un tankiste irakien brûlé vif, 1991.

Le dilemme des éditeurs

Il est devenu impossible de couvrir les conflits syrien et irakien dans les zones contrôlées par l'organisation de l'État islamique. Passée maître dans l'art de produire et diffuser ses propres contenus, celle-ci déverse des images de massacres sur la toile et place les rédactions face à un dilemme jusqu'à présent inédit : faut-il ou non diffuser ces images de propagande, uniques sources d'information sur les agissements de l'organisation au sein de son califat autoproclamé ? En septembre 2014, l'Agence France Presse prend position : « *Les images de l'État islamique sont partout sur Internet. [...] À l'AFP, nous estimons que c'est notre rôle de faire un tri, une sélection dans les images. C'est ça, le journalisme. Si on diffuse une vidéo à nos clients uniquement parce qu'elle est disponible partout, nous perdons notre valeur.* » Sans établir de règles strictes, elle précise que « *chaque décision de publier ou non est prise au cas par cas, en fonction de l'intérêt informatif et du contexte.* »

« Je quitte Facebook... Voici pourquoi »

Quelques semaines avant la publication de *War Porn*, en 2014, Christoph Bangert annonce son « suicide virtuel » sur Facebook. Avant de clôturer son compte, il explique ce qui le pousse à renoncer aux réseaux sociaux ainsi qu'à Google. Extraits.

« Je suis sur le point de publier un nouveau livre. Il s'appelle *War Porn*, c'est un livre dur. Beaucoup de gens seront choqués, j'espère que d'autres l'apprécieront. La pensée de devoir gérer les retombées du livre, les critiques bien-pensantes comme les soutiens de circonstance qui ne manqueront pas d'inonder les réseaux sociaux, me rend malade. Je me suis mis à penser au futur récemment et j'ai lu deux ou trois choses qui m'ont poussé à remettre en question mes habitudes. [...] Je n'ai jamais rien publié sur ma famille, ni affiché mes images professionnelles sur les réseaux sociaux. Mais quand même. J'ai partagé mes pensées, j'ai relayé des articles traitant de sujets qui me tiennent à cœur. Je l'ai fait gratuitement, j'ai investi un nombre d'heures incalculable. Ce temps, je l'ai offert à mes « amis », mais également à une compagnie privée qui engrange des milliards de dollars grâce à des moutons comme vous et moi qui offrent des contenus, des contacts, des informations et acceptent, ravis, que tous les recoins de leur vie soient scrutés en retour. [...] Et puis il y a la reconnaissance faciale, les lunettes Google, Street View, la collecte de nos données personnelles par la NSA, l'Agence nationale de sécurité américaine... À quel moment ça s'arrête ? Jamais, à moins que nous décidions d'y mettre fin. [...] Je continuerai à me tenir informé. Je suis abonné à plusieurs journaux et magazines. Je lis des livres (sur du papier !). [...] Et j'utilise toujours Internet. J'aime Internet ! Je continuerai à écrire des e-mails, beaucoup d'e-mails. Une année sur deux, plus ou moins, je publierai un livre. Et j'essaierai de publier mes images dans la presse. »